MISSIONS

O.M.I.

t.44

1906

MANITOBA

Rapport sur la Mission Sainte-Croix, Cross Lake.

Au Rév. Père Rédacteur des « Missions. »

MON RÉVÉREND PÈRE,

Les occupations multiples du temporel et du spirituel de la Mission ne m'ont pas laissé les loisirs nécessaires pour mon rapport annuel. Je profite du premier moment libre pour le faire. Ne serait-ce pas mon devoir, que ce serait un plaisir et un besoin pour moi de rendre compte à nos Supérieurs, à nos frères et à tous nos amis des progrès de notre sainte foi en ce pays d'hérétiques. Je souhaite que cette simple narration nous obtienne le secours des prières et des aumônes dont nous avons tant besoin pour le triomphe de notre sainte religion.

Mon dernier rapport finissait au mois de juin 1904. Il a paru dans le nº de décembre de nos Annales 1904. La relation présente va vous faire connaître nos luttes, nos succès et nos peines. Vous verrez également combien il est difficile de moraliser les Indiens qui ont eu le malheur d'avoir été méthodistes.

Tout en adorant les desseins de la divine Providence, je constate qu'étant jeune missionnaire, il me fut donné d'évangéliser surtout des païens qui habitaient les plateaux du haut Churchill. Leur conversion du paganisme à la vraie foi chrétienne fut sincère et complète, nos Annales dans le temps en ont relaté des exemples édifiants.

Mgr Grandin, de sainte et douce mémoire, m'écrivait alors : « *Vous êtes l'enfant gâté de la Providence.* » Mgr Pascal a souvent, lui aussi, apprécié l'esprit religieux de ces Cris des rochers.

Sur mes vieux jours, j'ai été amené par les circonstances et sûrement par la volonté de Dieu sur un autre champ de bataille bien différent. Ici, sur une colline des bords du fleuve Nelson, à quatre-vingts milles en aval du lac Winnipeg, à l'entrée du lac Cross, nous avons bâti la mission Sainte-Croix pour une population indienne de Maskégons qui n'étaient pas infidèles, mais hérétiques et de la pire espèce, je veux dire wesleyens.

Les précédents rapports ont dit notre installation ici et les conversions obtenues de la miséricorde divine, grâce aux prières de saintes âmes dévouées à notre belle œuvre.

Après la conversion il faut faire persévérer les convertis et surtout les rendre vertueux. Là est la difficulté, c'est la tâche la plus difficile pour les missionnaires. Nous avons dû suivre à la lettre le précepte de saint Paul : *argue, obsecra, increpa opportune, importune,* et nous trouvons des cœurs rebelles, revêches, obstinés dans leurs habitudes de chrétiens méthodistes. Ils font de longues prières, de longs sermons avec force imprécations et larmes, toujours sous la prétendue inspiration de l'Esprit. Véritables hypocrites qui, repus à la cène, courent aussitôt après à leur vomissement, *sub tegmine fagi.*

En juillet 1904, seul prêtre depuis dix mois j'avais le bonheur de recevoir un compagnon, le R. P. H. Perrault. Homme de science, de règle, de vertu et de dévoûment, nul autre ne pouvait aussi bien aider un pauvre missionnaire invalide. Il se mit aussitôt à l'étude du *cris,* et il sut trouver du temps pour les travaux manuels. Par les soubassements qu'il fit à la cave, nos pommes de terre seront désormais préservées de la gelée. En outre il a crépi notre église et notre presbytère. Ces travaux ne lui faisaient pas oublier le saint ministère; il chantait la messe tous les

dimanches, il voulait bien prêcher chaque fois que je le lui demandais. Malheureusement, sa santé peu robuste ne put supporter les froids de l'hiver, il dut renoncer à tout travail sérieux, et j'ai eu le regret et la douleur de le voir obligé de retourner sous un autre climat. Il a fait du bien à notre mission naissante et utilement servi l'Eglise catholique en ce pays d'hérétiques fanatiques.

Dans le courant de l'automne nous recevions un envoi magnifique que nous devons à la munificence et à la générosité d'un ami de la Mission, grand cœur comme celui de notre vénéré Fondateur, et bienfaiteur des sauvages. Ce soir-là je surabondai de joie en retirant de leur emballage les statues magnifiques du Sacré-Cœur de Jésus, de la sainte Vierge, de saint Joseph, de sainte Anne et de l'Ange gardien.

Notre chapelle avec sa belle voûte peinte, ses arcades, ses piliers, ses grisailles, manquait encore d'ornements. Le lendemain elle était superbement parée et nos néophytes s'extasiaient en voyant pour la première fois de leur vie ces personnages célestes qui leur paraissaient vivants.

Le dimanche suivant, la Renommée aux cent bouches nous amenait toute la population du pays. Je prêchai naturellement sur le culte et l'invocation des Saints. Les blancs eux-mêmes demandèrent à voir nos statues et il n'est pas jusqu'aux ministres anglican et méthodiste qui un soir vinrent à la Mission pour visiter notre chapelle. M. le Ministre méthodiste était même accompagné de sa femme.

Le premier fut correct et ne paraissait pas gêné; il s'inclina même en passant devant l'autel. Le méthodiste semblait offusqué et devait se trouver *saintement* scandalisé *des idoles catholiques*. On s'apercevait aisément que la vue des statues lui faisait mal. Il me dit cependant :

— Vous avez une belle église ; avez-vous vu la nôtre ?

— Non, lui répondis-je.

— C'est une étable, reprit-il.

Ce n'est certainement pas celle de Bethléem.

Plus tard, sur les premières glaces, nous allions avec le P. Perrault rendre la visite du ministre. Il nous montra son « étable », mais nous vîmes les fondements du nouveau temple projeté.

Depuis sa visite, nous avions reçu plusieurs abjurations de ses coreligionnaires, comme je l'indiquerai dans la suite de ce récit. Il en avait eu tant de dépit qu'au cours de la conversation un peu froide il nous ouvrit son pauvre cœur là-dessus. Il se plaignit de mes visites aux malades protestants, il critiqua le renouvellement du baptême, etc... Nous ne pouvions nous taire, et, comme le P. Perrault parle bien l'anglais, je lui laissai le soin de lui répondre sur le baptême, à la nécessité duquel le révérend ministre ne croit pas sans réserve. Bref, on se quitta avec l'assurance et la promesse de se combattre honnêtement.

Nous voici en novembre avec son atmosphère humide et son ciel sombre. Un mois durant, c'est à peine si on voit deux ou trois fois le soleil, les routes sont mauvaises, il y a des malades dans toutes les maisons. Le Révérend Mc Neil, de race blanche, qui est venu de Oxford-House pour remplacer ici le pauvre ministre indien, s'était bien dit que, lui ministre, il n'y aurait plus de conversion au catholicisme. Au commencement de l'automne, pendant que tous les enfants étaient attaqués de diphtérie, un nouveau-né de protestants me fut présenté pour le baptême. J'administrai ce sacrement dans les meilleures conditions puisque, avant que j'aie eu à le leur demander, les parents me promirent que l'enfant serait élevé dans la religion catholique.

Le jour de la Toussaint, la petite Mathilda, âgée de sept ans, née de parents protestants et bien malade, demandait en pleurant à son père d'appeler le prêtre catholique pour la baptiser. Ne voulant pas la contrister, le père me fit appeler et je reçus cette enfant dans l'Eglise catholique.

Le 6 du même mois de novembre, après la grand'messe, une mère de famille m'attendait au presbytère.

— Père, me dit-elle, ma fille Alice, revenue de l'école protestante de Brandon et qui est venue une fois ici à la chapelle, se trouve plus mal depuis trois semaines. Ce matin elle m'a dit : « Va trouver le Père, car je veux être catholique avant de mourir. Je pense à cela depuis que je suis entrée une fois dans son église. Prie-le de venir me voir. »

Après la cérémonie du soir, j'allai en canot chez la malade. La trouvant bien disposée et déjà instruite de notre sainte religion, je la reçus sans tarder dans la véritable Eglise. Elle vécut encore quatre semaines, et reçut les sacrements des mourants. Je la visitais fréquemment, on priait en commun autour de son lit, on chantait des cantiques. Le ministre y fit aussi des visites bien importunes et la maîtresse d'école méthodiste également. La malade en était contrariée. Après une de ces visites, lorsqu'elle me vit arriver, elle leva les yeux et les bras au ciel en disant : « Merci, mon Dieu ! » et pendant que je restais à son chevet elle me tendit la main en me remerciant.

— Prie pour moi, mon Père, me dit-elle.

Quelques jours après, elle mourut pendant que je récitais pour elle la prière des agonisants. Elle avait dit à sa mère :

— Quand j'ai quitté l'école protestante, le ministre me recommanda seulement de ne pas aller à l'église catholique, grand danger de damnation...

Mais Dieu est plus fort, et aussi, malgré le démon et les ministres de l'erreur, elle est venue à la véritable Eglise. Ses vertus de jeune fille ont été récompensées de cette grâce.

Je continue à citer mon journal. A la date du 10 novembre, je relève une autre belle conversion.

Angélique, une enfant de neuf ans, ne laissait plus d'espoir de vivre à ses parents désolés, des protestants.

— Viens voir ma fille, me dit le père, elle parle toujours de toi.

La pauvre enfant, véritable squelette vivant, me sourit. Je croyais qu'on me demanderait de l'admettre au saint baptême et aux autres sacrements. Il n'en fut pas ainsi, et je me bornai à réciter les prières pour la malade comme on me l'avait demandé. Toute l'assistance était protestante. En sortant je dis aux parents un mot affectueux, les priant de m'appeler si le danger devenait pressant, car je veux voir cette enfant à son heure suprême. On me comprit sans doute, car j'étais à peine dans mon esquif lorsque la mère me rappela par ces mots : « Notre père, qu'il vienne encore une minute. » (Remarquez que, quoique protestants, ils appellent le prêtre : *notre père*.)

Je me hâte de gravir la côte, devinant le motif de ce rappel. En rentrant, le père de famille me dit :

— Père, ma petite ne veut pas de notre bible, ni de nos prières, ni de nos cantiques ; elle veut être des vôtres, elle va mourir ; je te la donne, viens prier pour elle et la rebaptiser dimanche prochain.

— C'est bien, lui répondis-je, c'est ce que je souhaitais ardemment pour son plus grand bien et le vôtre.

Au milieu de la semaine le père revint en toute hâte me prier de ne pas attendre au dimanche pour voir son enfant, car il craignait de la voir mourir avant. Je parcourus par un temps effroyable, dans mon canot couvert de glace, les trois milles qui nous séparaient de la petite malade. Là, devant une assistance exclusivement protestante, je donnai tous les sacrements à cette chère enfant. Avant de lui administrer l'extrême-onction j'indiquai aux protestants le texte de saint Jacques sur les onctions, et après la cérémonie on chanta le cantique d'action de grâces en langue crise.

La petite fille entrait en convalescence le soir même et elle est aujourd'hui en bonne santé. A cette occasion ses parents et ses frères et sœurs se sont convertis.

Pendant ce temps, enfants et adultes mouraient dans le village.

Un petit enfant catholique né de parents protestants ayant succombé à la maladie, une semaine après le père et la mère vinrent me prier de les admettre dans notre sainte religion. Leur petit ange a sans doute prié pour eux au ciel.

Le 27 novembre, nouvelle conversion. C'est une jeune fille appartenant à une famille protestante. Depuis trois ans, elle soupirait après le moment où il lui serait donné de devenir catholique. Un jour, elle demanda à son père la permission tant désirée.

— Fais-toi catholique, mon enfant, reprend le père ; je connaissais ton désir, mais j'attendais cette démarche.

Le lendemain, 28 novembre, un enfant de dix ans, de la réserve, en s'en retournant de l'autre côté du fleuve, sur la glace vive, était tombé plusieurs fois. Ces secousses lui furent fatales ; quelques moments après il perdit connaissance, en proie à des convulsions violentes. On me fit appeler et je priai pour cet enfant qui mourut deux heures après sans avoir repris l'usage de ses sens. Etant allé consoler le grand-père, j'eus l'occasion de voir l'oncle du petit défunt. Il est protestant, ainsi que sa femme. M'ayant appelé auprès de lui :

— Père ! me dit-il, mon père est catholique ; ma mère est morte catholique ; je t'ai déjà donné mes enfants ; mon neveu vient de nous laisser pour le ciel : je veux les suivre. Il y a longtemps que je désirais embrasser votre religion ; j'ai eu tort de tant tarder. Je veux maintenant devenir catholique. Viens demain me confesser et me rebaptiser.

Depuis longtemps, la femme n'attendait que cette occasion pour recevoir elle aussi le baptême. La nouvelle s'en répandit dans la réserve, car c'était une des meilleures familles de l'endroit. Quand j'entrai dans la maison, le matin, déjà plusieurs protestants étaient là pour assister à la cérémonie.

Je commencai par une instruction sur la foi et les sacrements. Après l'instruction, le mari et la femme se confes-

sèrent pendant que tous les assistants attendaient la suite de la cérémonie. Le bon Dieu donna la foi à plusieurs d'entre eux.

A la date du 11 décembre, je vois dans mon registre l'acte de la sépulture d'Alice Frog, dont j'ai raconté plus haut la conversion.

Le soir de sa mort, la maîtresse d'école protestante eut l'audace de venir nous demander la permission d'aller chanter des hymnes méthodistes auprès du corps. On lui répondit que ce n'était pas permis, mais que tous pourraient assister le lendemain au service funèbre à la chapelle.

Le 22 janvier, abjuration d'une femme âgée ; ce soir-là, un de ses neveux, catéchiste et prêcheur de l'église méthodiste, vint la trouver, et voici le dialogue qui eut lieu entre eux :

— Ma tante ! est-ce vrai que tu as reçu le baptême du prêtre catholique ?

— Oui, c'est bien vrai.

— Qui est-ce qui t'a dit d'agir ainsi ?

— Personne au monde. J'ai suivi l'idée que j'avais depuis longtemps.

— Quelqu'un de la réserve t'y a poussée ?

— Non, absolument personne.

— Le prêtre t'a demandée ?

— Non ; je suis allée moi-même le trouver.

— Mais à quoi cela te servira-t-il ? Tu ne connais pas une prière.

— Laisse-moi tranquille ! Cela me regarde et ne regarde que moi.

A la fin de janvier, je trouve dans mon registre deux autres abjurations remarquables à cause des circonstances.

Le ministre, qui avait eu vent de la chose, avait fortement engagé le père famille protestant à ne pas laisser ses enfants passer à l'Eglise Romaine ; il avait péroré pendant une bonne heure dans la maison sauvage, parlant contre la confession, etc. Le lendemain, le père de famille assiste

au service méthodiste, tandis que ses enfants s'en vont à l'église catholique.

— Où sont tes enfants ? dit le ministre à l'Indien.

— Ils sont allés se faire rebaptiser à l'église catholique.

— Oh ! malheureux que vous êtes les uns et les autres ! Vous êtes destinés à la damnation éternelle.

En voilà un au moins qui croit à l'éternité des peines.

Le 19 février et les jours suivants, abjuration d'une autre famille. Celle-ci a longtemps hésité. La morale catholique les effrayait, et le mari était toujours arrêté par la défense du chef de la réserve, bien que celui-ci ne dût pas se mêler de religion avec ses subordonnés. Mais ils se décidèrent à la fin et se montrent depuis lors bons catholiques, zélés pour amener à leur foi nouvelle ceux de leurs parents qui sont encore loin de la vérité.

En mars, des parents protestants nous apportent leurs nouveau-nés pour être baptisés.

En avril, c'est encore une bonne mère de famille qui, lasse d'attendre son mari trop lent à se décider, vient avec sa permission demander à être reçue dans l'Eglise catholique.

A la même époque, c'est un excellent jeune homme, le meilleur, dit-on, de la réserve, qui, avec la permission de son père, protestant, reçut le saint baptême après avoir abjuré l'erreur.

Enfin, une vieille veuve infirme vint me dire :

— Père, un de mes fils est catholique, l'autre protestant. Je voudrais moi-même la religion catholique.

— Y crois-tu ?

— Oui, je crois fermement à la religion catholique.

Je la confessai et la rebaptisai.

Maintenant voici le résumé de mes notes sur les menées du ministre M• Neil.

Le 2 décembre, à la nouvelle de la conversion de la fille du conseiller de la réserve, le ministre manda celui-ci pour lui faire des reproches. Le père répondit :

— Mon enfant désirait la religion catholique, je n'ai pas voulu lui déplaire ; et puis, malade comme elle l'était, sur le point de mourir, les onctions religieuses que le prêtre lui a faites, comme le dit saint Jacques, l'ont guérie. Toi, tu ne fais pas ces onctions comme l'ordonne le Saint-Esprit dans le Nouveau Testament.

Quelques jours après, quand la fille aînée de ce même conseiller abjura publiquement le méthodisme dans notre chapelle, le ministre accosta violemment le sauvage chez un marchand du village qui servait d'interprète. — Le conseiller reprit :

— Jamais je ne refuserai à mes enfants la permission de se faire catholiques.

Le ministre lui dit alors que c'était honteux pour « lui, un catéchiste et un prêcheur de l'Eglise méthodiste, de laisser passer ses enfants à *l'erreur catholique.* »

— Ce n'est pas une Eglise quelconque qui nous sauve, lui dit-il, mais le Christ.

Un peu plus tard, craignant de voir passer son peu zélé conseiller à la religion catholique, le ministre, qui avait remarqué son absence à la communion générale du temple, alla le trouver à domicile pour lui donner forcément la cène. Félix était dans la forêt où il était allé chercher du bois de chauffage. Les enfants lui annoncèrent la présence du ministre dans la maison. Il ne se pressa pas pour cela de rentrer, mais bûcha tranquillement son bois. Las d'attendre, le révérend sort et vient parler à Félix :

— Je viens, lui dit-il, pour te donner la communion.

— Pourquoi donc ? Je ne t'ai pas demandé, et je ne veux pas de ta communion. Tu peux t'en retourner chez toi avec le pain et le vin.

Le ministre se l'est tenu pour dit, et, depuis lors, il ne lui a jamais plus parlé de religion.

Un jour, en allant voir des malades dans une famille catholique, j'appris que le ministre était venu les visiter la veille, leur faisant des reproches pour leur conversion et

leur débitant toute sorte de mensonges contre notre sainte religion. Il aurait voulu les ramener à son bercail, mais tout fut inutile. Le père de famille étant malade ne put lui répondre, mais la mère le fit pour lui.

La semaine suivante, en allant encore visiter ces braves et pauvres gens, j'y trouve le ministre en personne, debout, et pérorant en anglais, interprété par un marchand du village, un impie. Je ne pus m'empêcher de l'apostropher.

— Que venez-vous faire ici ? lui dis-je. Voilà la seconde fois que vous venez troubler ces pauvres gens.

— Oh ! dit-il, je voulais savoir s'ils sont satisfaits de leur nouvelle religion.

La grosse bible du ministre était entre les mains de la femme pour y lire malgré elle des textes que lui avait indiqués le ministre contre *l'idolâtrie*. Je répondis à ce ministre et à son interprète de manière à les rendre plus circonspects, les forçant d'avouer en présence des sauvages que de hauts personnages, remarquables par leurs vertus et leur science, avaient passé du protestantisme à la religion catholique.

Le révérend me reprocha alors de troubler par mon ministère la population du pays et de profiter de la maladie pour obliger les parents à me laisser rebaptiser leurs enfants, et aussi pour effrayer les adultes. Le père de famille répartit aussitôt en s'adressant à l'interprète du ministre :

— Dis à Mc Neil que le prêtre n'est jamais venu nous troubler. C'est moi-même, c'est nous tous qui l'avons demandé ici et nous en sommes très heureux. Que ton ministre nous laisse tranquilles. Nous appartenons à l'Eglise et au prêtre jusqu'à la mort.

Au sujet de la fête de Noël, j'ai à noter notre messe de minuit, vraiment splendide. Nos beaux cantiques, avec accompagnement de violon, de cornet et d'autoharpe, ont été chantés sous la direction d'un maître de musique consommé, venu ici pour son commerce. Le ministre, qui

craignait l'influence de nos cérémonies sur ses fidèles, fit courir le bruit que le prêtre ne voulait pas admettre les protestants à la messe de minuit. Le lendemain, d'aucuns vinrent me dire qu'ils étaient partis de chez eux pour venir à nos fêtes, mais qu'ils avaient été arrêtés en chemin par les catéchistes de leur ministre.

Il y eut à l'église méthodiste une fête pour les enfants avec l'arbre de Noel et un repas aux sauvages aux dépens du ministre et d'un marchand. Il y eut aussi meeting chez le ministre pour anathématiser le conseiller qui ne venait plus à leurs assemblées.

Pour ne pas rendre jaloux nos enfants de l'école, on leur fit une fête le premier jour de l'an. Les marchands catholiques et même d'autres nous prêtèrent leur concours.

A propos d'école, les méthodistes ont fait l'impossible pour nous enlever nos écoliers, et quand le froid de la saison retenait chez eux quelques-uns des nôtres, la maîtresse d'école fanatique s'empressait d'aller les inviter, les presser de venir chez elle. On eut la faiblesse de les y laisser aller *un jour*. Je le sus et je m'empressai d'aller les chercher. Ils n'y sont plus retournés. Ceci n'empêche pas les méthodistes de mettre sur leur liste le nom de quelques enfants catholiques, dont trois y ont paru un jour et d'autres qui n'y sont jamais allés.

Ces gens venus d'Ontario, et qui ne parlent pas un mot de langue sauvage, avaient décidé entre eux d'enrayer ce mouvement de conversion au catholicisme. Le ministre a circulé pendant tout l'hiver avec son interprète, allant de maison en maison, même chez les catholiques, et s'imposant pour faire sa prière.

Un jour qu'il apprit la conversion de tous les enfants d'une famille protestante, il y courut pour demander aux parents encore protestants s'ils avaient perdu la tête et il leur fit son boniment contre la confession, disant que personne sur la terre ne peut pardonner les péchés et qu'il ne faut s'adresser qu'à Dieu seul. La mère me conta la

scène le soir même. Ils avaient laissé parler le ministre sans lui répondre un seul mot. La bonne femme, malade depuis plusieurs jours, ne pouvait dormir, malgré la *bible* protestante qu'elle avait eu soin de mettre sous son oreiller.

Le 1er février, je devais aller à une pêcherie d'esturgeons en bas du fleuve, un voyage de trente milles. Le ministre apprend la chose et, pris d'un saint zèle, il part secrètement la nuit pour arriver avant le prêtre et avertir les gens de se méfier de lui. Il agissait à la façon des marchands de fourrures qui se font concurrence. Je ne fis pas le voyage, car l'homme loué ne put venir me chercher.

Le 3 février, le conseiller de la réserve, qui est catéchumène, a reçu deux lettres, une du chef et l'autre du second conseiller, tous deux assistants du ministre méthodiste. Ces messieurs lui reprochent de quitter leur église et l'avertissent qu'il est en danger de damnation avec les enfants qu'il a déjà fait baptiser par le prêtre catholique. Notre catéchumène leur a répondu comme il convenait.

Le 7 février, pendant que l'agent du gouvernement pour les sauvages était en visite ici, notre bon conseiller se leva au meeting du soir et demanda à l'agent si dans une réserve le chef ou les conseillers avaient droit de défendre à leurs subordonnés de se joindre à telle ou telle église. L'agent répondit que chef et conseillers devaient rester neutres.

En mars il y eut une scène un peu comique au temple. C'était un jour de la distribution de la Cène. Une femme adultère, que nous avions renvoyée de notre église pour son *scandale permanent*, était retournée au Méthodisme depuis quelques mois. Or, en ce jour de *Cène*, le ministre, flanqué de ses vénérables assistants, le chef de la réserve et un vieux prêcheur, lui dit :

— Mary, si tu veux recevoir la Cène, tu vas faire une promesse solennelle de ne plus... pécher, fréquenter le concubinaire ? non ; de ne plus retourner à l'église romaine ! Le promets-tu ?

— Oui, répondit-elle.

Et, pour renforcer sa promesse, elle dut toucher la main des deux vénérables assistants. Alors elle reçut un morceau de pain (*buccellam panis*) et but à la coupe. En ce moment solennel, le Révérend ministre, ne se possédant plus d'aise, laisse échapper sa bouteille qui se brise en morceaux sur le parquet et le précieux liquide se répand aux pieds des communiants.

Le temps de Carême 1905 a été pour nous un temps d'épreuves et de peines morales suscitées par l'esprit infernal et ses suppôts. Pour la première fois cependant nous avons eu la cérémonie des Cendres, comprise seulement par quelques-uns des nôtres et tournée en ridicule par quelques fanatiques protestants qui avaient eu la curiosité de venir. La défense de la danse jusqu'après Pâques n'a pas été observée. Les méthodistes et autres protestants qui ne se soucient pas de pénitences faisaient des repas pour y attirer les catholiques et, après les repas, c'était la danse. Quelques-uns de nos jeunes gens qui ne venaient pas à nos offices le dimanche, ni au Chemin de la Croix le vendredi, ne manquaient pas les réunions ; et cependant l'église ne se trouve qu'à huit milles de leur camp, tandis que pour assister aux banquets et à la danse, il y avait vingt ou trente milles à parcourir. Aussi, à Pâques, ont communié seulement ceux qui avaient gardé saintement le Carême. Les autres ont été retardés jusqu'au milieu de l'été.

Il y a eu plus que cela. Trois de nos catholiques ont eu le malheur et la faiblesse d'aller se marier avec des protestants devant le ministre. Même les fervents protestants en ont été surpris et nos meilleurs catholiques en ont été affligés. La réflexion leur a inspiré le regret de leur conduite ; l'un d'eux est venu s'humilier et pleurer et j'ai obtenu la juridiction pour lever les censures.

Autre chose est la profession de foi et autre chose la pratique de la vertu. Nos Maskégons ont été mal christianisés par les ministres méthodistes. Aussi ceux d'entre eux

qui ont ouvert les yeux à la lumière de la vraie foi n'ont pas tous abandonné leurs anciens vices. Je dois dire cependant qu'il y a des exemples frappants de véritable conversion de cœur. Tel et tel qui jadis scandalisaient leurs compatriotes par leur mauvaise conduite sont maintenant irréprochables depuis qu'ils sont catholiques. Mais, hélas ! nous avons quelques bien pauvres chrétiens ; j'espère qu'avec le temps ils s'amenderont. Il nous faut de la patience, de l'instruction, des bons exemples ; il nous faut des bonnes Sœurs pour bien élever les enfants, les surveiller à l'église, dehors et partout. Si nous avons l'école que nous désirons avec ces « admirables femmes de la prière », comme les appellent nos sauvages, la jeune génération prendra de bonnes habitudes chrétiennes et le pays changera. Pour cela, il nous faudrait du personnel et les moyens de payer les dépenses nécessaires. Nous vivons au jour le jour avec un petit régime suffisant à peine pour soutenir notre santé. Il nous faudrait une école plus grande, un bon cimetière.

Les agents du gouvernement, quoique protestants, jugent bien nos œuvres, dans leur impartialité ; ils s'aperçoivent que, depuis notre séjour ici, les Indiens se corrigent un peu.

En résumé, depuis mon dernier rapport annuel, nous avons enregistré : 28 baptêmes dont 18 d'adultes, c'est-à-dire 18 abjurations ; 10 sépultures ; 2 mariages. Nous avons plusieurs catéchumènes qui seront admis au baptême prochainement.

J'allais oublier de dire que nous nous occupons en ce moment d'implanter notre sainte religion au chef-lieu du district. Plusieurs familles de cet endroit et d'autres des centres voisins m'ont fait dire qu'ils désirent embrasser la religion catholique.

Les ministres anglicans ou méthodistes qui me savent en possession des lettres des Indiens m'ont écrit une lettre d'insultes et de menaces pour me dire que je les trouverais

sur mon chemin si j'avais l'audace d'aller tenter la conversion des sauvages protestants de Norway-House. Le meilleur de ces Maskégons, dont la moitié de la parenté est catholique, est venu l'autre jour pour régler avec moi cette entreprise qui va être l'occasion de salut pour un grand nombre de ses compatriotes. Je vais partir, la semaine prochaine, pour ce pays. J'y vais sans savoir tout ce que nos ennemis vont faire contre nous, mais je m'estime très heureux de pouvoir, avant de mourir, jeter la semence de la vraie foi dans ce pays où l'on compte plus de mille sauvages. Nous travaillons pour la gloire de Dieu, sa divine Providence veillera sur nous.

Saintes âmes, généreux amis de nos œuvres, à notre secours ! Que de bien l'on peut faire sur ce versant de la Baie d'Hudson ! Aidez-nous de vos prières et de vos aumônes et nous aurons la joie de contribuer à la conversion de tout un peuple.

Une large part de cette population se trouvait au landing du nord du lac Winnipeg au mois de juin dernier quand nous passions là avec le R. P. Perrault en route pour Winnipeg. Le ministre méthodiste de Norway-House y était venu passer le dimanche. Nous le rencontrâmes chez l'agent en chef d'une Compagnie. L'agent me fit une question dont la réponse amena une discussion vive entre nous et le révérend ministre. Le pauvre homme dut demander grâce, car le P. Perrault parle l'anglais aussi bien que lui. Il s'agissait du repos dominical et de l'interprétation privée des saintes Ecritures. On sut bientôt que le prêtre catholique avait fermé la bouche au ministre, et comme celui-ci n'est pas aimé de ses coreligionnaires, tous en furent contents. Ils nous le prouvaient par leurs sourires et leurs bonnes manières à notre égard.

Je dois dire que Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, si bon pour tous ses diocésains, a été magnifique pour ses pauvres enfants des marais, les Maskégons, en me fournissant en argent les précieux secours qui nous donnent

les moyens de soutenir et de faire progresser notre mission Sainte-Croix. Mais Sa Grandeur a tant de bonnes œuvres à soutenir dans son immense diocèse que je crains de l'importuner par mes incessantes demandes.

Veuillez bien croire, etc.

ETIENNE BONALD, *O. M. I.*

CEYLAN. — VICARIAT DE JAFFNA

Rapport sur la maison et le district de Jaffna.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Mon premier rapport embrassait une période de deux ans, se terminant au mois d'août 1903. Je viens maintenant vous offrir une petite revue des deux années qui ont suivi.

I. — **Départs et arrivées.**

La bonne Providence nous a été indulgente depuis mon dernier rapport. Tandis qu'autrefois il ne se passait pour ainsi dire pas d'année sans un décès parmi les Pères de Jaffna, nous n'avons pas eu à déplorer une seule perte depuis 1901, et les derniers qui moururent nous quittèrent à l'âge respectable de soixante-treize et soixante-quatorze ans. Ceci dénote, il me semble, une sérieuse amélioration dans la santé de nos missionnaires, et je crois que ce progrès peut être attribué en grande partie à l'aménagement plus hygiénique des résidences que nous habitons.